



Dessin textile — *Papillons*, Raoul Dufy
pour Bianchini Fériet, 1909-29.

Petite histoire de la soie entre Rhône et Saône

La soie a fait la réputation de Lyon. Intimement liée à son histoire, la soierie lyonnaise a joué un rôle considérable dans son développement comme dans celui de la région Rhône-Alpes. Les tissus fabriqués dans le quartier de la Croix-Rousse, mais aussi à Saint-Jean ou Saint-Paul, ont habillé les grands de ce monde et décoré de nombreux palais. Mais au-delà du claquement des métiers à tisser, d'un véritable savoir-faire transmis de génération en génération, cette histoire est aussi une histoire d'hommes, qui ont toujours su innover. Parallèlement, les grands mouvements ouvriers sont nés à Lyon lors des révoltes de 1831 et 1834, tout comme le conseil des Prud'hommes, les premières mutuelles et d'autres formes d'entraide comme les épiceries ou les boulangeries sociales. L'architecture du quartier de la Croix-Rousse, unique au monde, est due à cette industrie, ou plus exactement à Joseph-Marie Charles, dit Jacquard, qui a mis au point le métier qui porte son nom et a constitué une grande avancée technique. Petite histoire de la soierie, de ses techniques et ses hommes...

Naissance de la soierie lyonnaise



Vingt siècles avant Jésus-Christ, l'impératrice chinoise Xi Ling-Shi se repose sous un mûrier. Alors qu'elle porte une tasse de thé à ses lèvres, un cocon se détache de l'arbre, tombant dans le breuvage impérial. Intriguée, la princesse tire un petit fil qui dépasse et découvre ainsi le fil de soie... C'est du moins ce que rapporte Confucius. Pendant trois siècles, la Chine garde jalousement le secret de cette matière très lucrative. Au premier siècle de notre ère, un kilogramme de soie vaut en effet son équivalent en or.

Mais même les secrets les mieux gardés finissent par être découverts. L'empereur byzantin Justinien invente l'espionnage industriel en envoyant deux moines espions en Chine. Ceux-ci ramènent des vers à soie dans des tubes de bambou... Leur élevage se développe finalement en France à partir du XV^e siècle. À la même époque, Lyon est un véritable carrefour

international, commercial et intellectuel. Ses quatre foires annuelles sont très fréquentées, par des banquiers italiens et de nombreux marchands comme les drapiers ou les merciers. À partir de 1450, la ville détient le monopole national du commerce de la soie, ce qui la rend encore plus incontournable. En 1466, Louis XI, afin de limiter les importations de soieries qui coûtent trop cher au royaume, décide de créer une manufacture royale.



Bassine primitive chinoise pour le tirage des cocons, Ernest Pariset. Les industries de la soie. Lyon : Imprimerie Pitrat Aîné, 1890.



Cocons et flottes de soie,
Maison des Canuts.

Chasuble en satin blanc
brodée aux symboles
de la Passion, broderies
du XVII^e, Trésors des
Visitandines à Moulins.



Le bombyx, un ver filateur



Le bombyx du mûrier, inconnu à l'état sauvage, est un lépidoptère domestique originaire du nord de la Chine, élevé pour produire la soie. Le ver à soie est sa chenille. À l'état de ver, le bombyx sécrète pendant trois jours et trois nuits une bave abondante, grâce à ses glandes séricigènes. En durcissant, cette sécrétion se transforme en un fil unique de soie brute, d'une longueur de trois cents à mille cinq cents mètres, avec lequel il fabrique un cocon. Une tonne de cocons produit environ 120 kilos de fil de soie.

À la demande du roi Henri IV, Olivier de Serres développe en France la sériciculture et promeut la plantation du mûrier, dont la feuille constitue l'unique nourriture du ver. En 1602, une ordonnance royale impose à chaque paroisse de posséder une pépinière de mûriers et une magnanerie. 400 000 plants sont ainsi mis en terre dans le Midi de la France, en Dauphiné et dans les Cévennes, et fournissent la matière première à la manufacture lyonnaise. La mécanisation du vidage des cocons se perfectionne dans la région de Condrieu, au sud de Lyon, à la demande du conseil municipal lyonnais. En 1853, la pébrine, maladie du ver à soie, ravage les élevages jusqu'à ce que Louis Pasteur trouve le remède. Mais pour de nombreuses magnaneries, il est déjà trop tard. Le fil de soie d'Extrême-Orient va remplacer la soie française.



Bombyx, Ernest Pariset. *Les industries de la soie*. Lyon : Imprimerie Pitrat Aîné, 1890.

Il fait venir d'Italie matériels, maîtres et ouvriers expérimentés, à qui il offre des avantages fiscaux importants. Mais les consuls préfèrent favoriser le commerce. Ils veulent rester des marchands, vendre à la noblesse des soieries importées sans avoir la charge de les fabriquer. Le roi renonce et c'est la ville de Tours qui accueillera la première manufacture française de soierie.

Une profession organisée

Avec François 1^{er}, la soierie lyonnaise connaît son véritable essor. En 1528, Étienne

Turquet, entrepreneur lombard installé à Lyon, obtient des privilèges royaux pour la fabrication de tissus de soie, d'or et d'argent, ainsi que la suppression des charges pour les ouvriers étrangers qui viennent s'établir à Lyon. D'autres suivent rapidement son exemple en installant des ateliers de tissage dans la ville. En 1540, alors que Lyon obtient le monopole de l'importation en France de soie grège (ou fil de soie), ces entrepreneurs se réunissent au sein de la Corporation des ouvriers « en drap d'or, d'argent et de soie ».

Origine de la fabrication des étoffes de soie à Lyon en 1536, Pierre Bonirotte, 1849, huile sur toile — © Lyon, MBA / Photo Alain Basset.



En 1554, 12 000 personnes vivent du tissage au sein de la « manufacture lyonnaise ». Il s'agit de petits ateliers indépendants, aux mains d'artisans, implantés dans la presqu'île lyonnaise

Boîtes à brocher et espolins, Maison des Canuts.



et dans les quartiers situés en bord de Saône. Ils travaillent surtout pour l'église, l'armée et la royauté.

Rapidement, les artisans tisseurs s'organisent. Ainsi, dès 1596, des règles strictes définissent les modalités d'entrée et de sortie dans la profession. La commercialisation des pièces de soie est réservée aux maîtres, le compagnonnage et l'apprentissage se mettent en place. Ce dernier s'étend sur cinq années et est encadré par un contrat d'apprentissage signé devant notaire. On devient apprenti dès l'âge de treize ans, sans salaire, tandis que la famille règle les frais au maître qui, de son côté, ne peut accueillir plus de deux apprentis. Célibataire, ce dernier est logé, nourri, chauffé et éclairé par le maître. Son apprentissage est sanctionné par un examen qui, une fois réussi, lui permet de s'inscrire au registre des compagnons pour une durée de cinq ans. À partir de 1686, le compagnon doit réaliser un chef d'œuvre pour devenir maître à son tour.

Pluvial en lampas brun, gros de Tours broché soie, filé et frisé argent, lamé argent, Italie vers 1720, Trésors des Visitandines à Moulins.





La Fabrique lyonnaise



Colbert contribue à l'organisation du tissage de soie à Lyon. Ainsi, en 1667, le surintendant des Bâtiments et Manufactures de Louis XIV établit le règlement de *La grande Fabrique*, qui regroupe l'ensemble des corporations travaillant le tissu. Son objectif : une qualité irréprochable pour lutter contre la concurrence due à l'importation de toiles peintes importées par la *Compagnie des Indes*. Ces arrêtés et règlements encadrent strictement la fabrication, en détaillant la qualité attendue pour les commandes royales et en précisant quelle doit être la largeur des étoffes ou le nombre de fils utilisés.

Ils rendent aussi obligatoire la tenue de livres de fabrication.

La Fabrique lyonnaise, ensemble des professions touchant à la production de soierie, regroupe de nombreux petits ateliers indépendants installés dans le cœur historique de la ville. Au début du XIX^e siècle, avec l'avènement du métier Jacquard, les tisseurs se déplaceront vers le quartier de la Croix-Rousse, alors commune indépendante, où seront construits de nouveaux immeubles aux hauts plafonds et aux fenêtres hautes et étroites, destinés à abriter ces métiers.

Atelier d'ouvriers en soierie, à Lyon, B.C. CHIAPORI, extrait du journal L'Illustration vers 1840. Fonds Justin Godart — Musée Gadagne, © BNF.



Stocks de tissu, Bianchini Fèrier, Cédric Brochier Soieries.





Rouet à canettes.
Maison des Canuts.



Dactyliseuse.



Rouet de guimperie.

De multiples professions...

Le tisseur exécute l'étoffe.

En amont, le négociant, aussi désigné par les termes de « marchand fabricant » ou « soyeux », choisit le dessin, le tissu, les coloris. Outre le tisseur, le travail de la soie fait appel à de nombreux métiers, parmi lesquels :

- le **brasse-roquet** qui répertorie les roquets, sorte de bobines en bois garnies de fil de soie qui transitent en permanence entre les dévideurs, les ourdisseurs, et les tisseurs.

- le **garçon de peine**, premier arrivé à l'atelier, allume le feu, nettoie. Il a droit à une heure de repos dans la matinée pendant laquelle il va manger sa gratinée et lire le journal. De retour à l'atelier, il se fait l'écho des nouvelles du monde.

- l'**emballeur**, qui fabrique les caisses de bois sur mesure pour emballer les pièces de soie.

- le **cartonnier**, qui fabrique les cartons à la demande.

Les cartons sont ensuite livrés aux clients à l'aide d'une hotte fixée sur le dos par une sangle. Afin que les coursiers puissent détendre leurs dos, des « consoles de repos » en fonte, où ils pouvaient poser leur hotte sans enlever les sangles, sont disséminées dans la ville. Elles ont aujourd'hui toutes disparu.

- le **teinturier**, installé à proximité des fleuves, qui travaille avec des colorants végétaux ou animaux.

- la **dévideuse ou taveleuse**, qui place les flottes de soie sur des tavelles, permettant ainsi à la soie de se dévider et de s'enrouler sur les roquets...

- Il ne faut pas oublier non plus les **passementiers et les rubaniers** qui ont des ateliers dans toute la ville où ils travaillent les fils d'or et d'argent, ou encore les **brodeurs**.